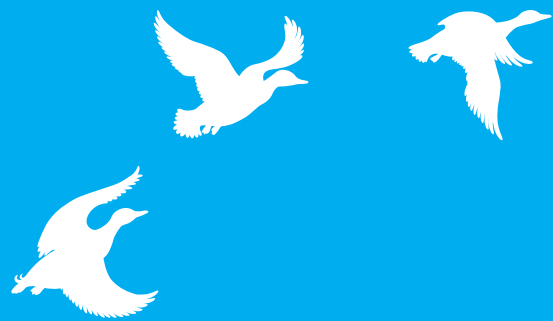


Le printemps d'un confiné favorisé



Le promeneur s'est fait rare dans le parc de l'océan et les marais saumâtres.

La chienne, devant, me montre les chemins habituels à suivre, une heure pour vivre avec la vie sauvage.

La grive musicienne, tout là-haut sur sa branche favorite depuis plusieurs jours déjà, disperse ses variations vers le ciel, l'âme sœur sera-t-elle séduite ?

À cette heure matinale, l'air est immobile, l'eau reflète le bleu tendre du ciel. Le ragondin sort de sa cachette sur berges, s'immerge, laissant apparaître une onde légère signalant sa discrète présence. Il est jeune, nage vers moi, lentement, sans remous, s'arrête, me regarde immobile, les yeux dans les yeux, moi aussi. Complicité furtive d'un long moment, curiosité réciproque ? Puis confiant, rassuré, d'un coup de queue assuré, palme ; il s'éloigne vers l'autre rive en dessinant une onde régulière laissant un sillage rectiligne, rejoint-il sa ragondine ?

Dans la petite anse bordée de roseaux, parsemée d'iris au jaune éclatant, sous les aulnes glutineux, la surface de l'étang s'agite soudain, violemment. Les nageoires font jaillir l'eau, sauts de carpe, coups de queue, frémissements, bousculades, frémissements, accélérations et virages soudains sont de plus en plus intenses. Une proche frayère voit briller les flancs étincelants d'un poisson, un gros gardon ? Puis une autre. Soudain le calme réapparaît, le temps ralentit à nouveau.

Le couple de colverts longe la roselière à la recherche... Il est temps de trouver un endroit propice pour nicher.

Les deux foulques macroule à la tête blanche traversent la mangrove à distance respectable et honorable l'une de l'autre. Il y a un temps pour tout et pour chacun.

Tiens, un passage serpente dans les fougères sèches et brunes de l'année passée, celui du ragondin sûrement. Bientôt il construira sa nouvelle hutte cachée. Pergant déjà les feuilles séchées, la tendre tige de l'asphodèle d'arrondeau ouvre avec légèreté ses fines pétales blanches et rosées de sa subtile inflorescence.

Par centaines, pour si peu de temps, la jacinthe parsème du bleu azur de ses clochettes bleues, ce tapis de vieilles fougères et de pousses nouvelles.



Le tricentenaire pin maritime protège de ses ramures magistrales et bienveillantes le chêne qui lui succédera un jour encore lointain, et le taillis, refuge des mésanges charbonnières : Pisit, ptistt, pisitt. Un rite funéraire y est pratiqué chaque semaine au pied du tronc majestueux ; des fleurs fraîches y sont toujours présentes, personne ne sait quand ni à quelle heure elles sont déposées, ni par qui, le mystère est bien gardé. Le temps est étrange ici. J'y avais découvert quelques cendres au pied de l'arbre, sous un tronc coupé.

L'allée couverte, sur la butte de Kerguélen est toujours fidèle, les esprits sont bien présents, au-dessus des sources d'eau et des courants telluriques qui se croisent, sous le feuillage printanier des chênes en devenir (*j'en ai moi-même vérifié l'existence avec un sorcier sourcier*). L'éternité enveloppe le mégalithe. Le confinement ressemblerait à un court instant, peut-être. On peut y rencontrer des druides, mais pas des korrigans habitués des dolmens et des tumuli à cette heure. Le mauve de la monnaie-du-pape alterne avec le jaune d'or des genêts et des ajoncs et le vert olive de la mousse sur la pierre taillée voici plusieurs millénaires. Les blechnums y bercent leurs palmes.

Magie du temps qui nous regarde.

Il a bien plu cet hiver, l'eau coule sous le pont de bois, les lierres ont envahi le vieux tronc, le merle y nichera, et y nourrira sa progéniture.

La clairière est proche maintenant, les orchidées seront-elles nombreuses cette année ? Elles signent la bonne santé de la prairie. Oui ! En trois jours, les hampes des dactylhoriza mauves, roses tendres ou blanches s'émancipent au-dessus des renoncules, des feuilles de graminées, des plantains. La fauche tardive a été une réussite, nous verrons en juin des papillons et des libellules.



Wifi, la truffe aux aguets, les oreilles au vent, sautille, saute, creuse, traverse, longe, rebondit, s'arrête, observe, renifle, respire, repart, halète, revient, s'en va, disparaît, réapparaît, fuse, court comme une folle, s'envole... Parfois... Dans ses rêves de chasse et court vers nous. Sourires.

Le chemin est encore humide, lychnis roses et blancs, silènes, amies, bordent l'allée, têtes penchées.

Bientôt la pinède, à gauche.

Les pommes de pin tombées au sol lors des nombreux coups de vent et tempêtes de l'hiver jonchent le sol, elles allumeront le feu cet hiver. Les pins sont accrochés sur l'abrupt qui surplombe le bord de l'étang. Un couple de colverts s'y promène, personne à le déranger ces temps-ci, il est habitué à notre venue à cette heure. Le grèbe castagneux est de passage, comme prévu, il plonge, ne réapparaît pas, sans doute caché dans les feuilles des saules qui touchent la surface de l'eau.

Nous n'avons croisé personne. Aujourd'hui, nous ferons le grand tour, et dépasserons un peu le temps imparti. Tiens, un nouveau terrier, celui d'un blaireau, la terre recouvre le chemin délaissé. Demain je chercherai les galeries.

Le centre équestre est fermé ; les poneys placides ont brouté leur espace et mastiquent patiemment le foin des prairies, loin des enfants confinés qui d'habitude, les chérissent. La vingtaine de chevaux attend le retour des cavaliers, le cheval noir, dans son enclos, rue et se cabre. Les autres, bais, blancs et un poney irlandais déambulent paisiblement dans leur vaste prairie où viennent picorer grives mauvis, merles et pies voleuses. Ils ont vue sur mer



et sur Groix. L'épervier expert du vol stationnaire scrute le passage du moindre rongeur, puis change d'endroit, et encore, il cherche, il plonge, le mulot à cette fois sans doute regagné son terrier, l'oiseau reviendra.

La fontaine et le lavoir alimentée par une source laisse couler un fin filet d'eau clair. Les callitriches parfois étoilés ont recouvert une partie du lavoir ou jadis les femmes se retrouvaient.

Le chemin serpente en sous-bois, gare aux racines. Le granit hercynien apparaît ci et là, c'est le règne de la lande en fleurs. L'asphodèle d'arrondeau y prospère au-dessus des clochettes bleues, sous les fleurs jaunes papillon des genêts et des ajoncs piquants qui embaument l'instant. Les nombreux pins aux branches par endroits cassées par le puissant surût sont le refuge des pigeons.

La prairie aux papillons bientôt les demi-deuils, les azurés bleutés, les belles dames, les écailles chinées suceront le nectar des fleurs de lin bleutées elles aussi. Le sol réchauffé par le soleil de midi est le royaume des mulots. Le renard nocturne laisse les stigmates de ses chasses par les trous qu'il a dû creuser en mulotant.

La buse, très haut, portée par les courants d'air ascendants tournoie méthodiquement, des heures durant, les ailes déployées, les rémiges ouvertes, jusqu'à atterrir serres acérées sur le malheureux déconfiné. Elle regagnera le ciel silencieux puis un poste d'observation savamment choisi. L'année passée, un busard des marais a fait apparition, l'expertise demandée par le photographe animalier atteste l'identification de ce passage rare.



Nous arrivons au marais saumâtre. Quelques Chevaliers cul blanc y séjournent l'hiver ainsi que des vanneaux huppés. Des centaines sarcelles d'hiver à la plume verte iridescente, à la tête bordée de rouge anglais affectionnent y habiter, en sifflant. Elles nagent paisiblement, habituées aux promeneurs.

Elles étaient encore présentes voici trois jours, elles sont parties rejoindre leur lieu de villégiature au nord.

L'aigrette garzette immobile, semble dormir.

Leur départ coïncide avec l'arrivée des échasses blanches. L'oreille habituée détecte immédiatement leur cri strident caractéristique de garde du territoire. Ça y est, elles sont là ! Comme chaque année, les amateurs cherchent tous à compter les couples. Nous échangeons nos informations. « J'en ai compté 6 hier, 8 ce matin, mais on ne les voit toutes pas en ce moment. Chaque couple cherche une petite surface humide et non végétalisée pour atterrir, à proximité d'une petite butte pour y pondre. » « Nous avons eu 8 ou 9 naissances l'année dernière, mais seulement 2 l'année précédente, il y a eu de la prédation. Le renard, pas assez d'eau, et puis lors de la grande marée, l'eau de mer a envahi le marais et a noyé les nids. Un nouveau couple, un jeune et un adulte : aux ailes bien noires et un juvénile aux teintes plus grisées se promène. Pour l'heure elles sont loin du petit pont de bois, bientôt elles viendront à quelques mètres... » C'est l'occasion de parler, à distance prescrite avec quelqu'un qui partage ces moments ornitho-magiques.

La silhouette gracile de l'oiseau blanc et noir, aux échasses d'un rouge cardinal, se déplace avec son reflet parfait sur le miroir lacustre. En marchant, concentré, le limicole pique la vase de son long bec pointu la vase nourricière, tête baissée, toujours en mouvement. Puis, s'apercevant mutuellement que le partenaire s'est éloigné, se rapprochent têtes hautes, fières et élégantes d'une marche assurée. Soudain, le couple s'envole en criant, contrarié peut-être et se pose à quelques mètres.





Quand le soleil aura réchauffé le site, quand les roseaux offriront refuge et protection à l'attaque du faucon, les échasses blanches s'accoupleront, souvent. Pendant la couvaison l'un des parents se nourrira pendant que l'autre gardera les deux ou trois œufs verts pondus sur une petite bute de terre. Pourvu que les conditions soient favorables et qu'elles fassent bien les choses, comme on dit. Nous verrons les petits, nidifuges, nous approcher, sillonnant entre les touffes, les courants d'eau, les salicornes vertes à la recherche de vermisseaux. Vite, vite, il faudra faire très vite pour grandir, ils devront être suffisamment forts pour voler, dans 4 ou 5 semaines pour rejoindre un peu plus tard l'Afrique.

Un matin ils seront tous partis, nous rêverons à leur retour. Un matin de printemps nous entendrons leur cri d'arrivée dans le jardin. Nous les retrouverons. Leur cycle ponctue un autre temps.

La cisticole des marais joue sur la frêle tige et s'amuse à la descendre en glissant, l'année passée les bouvreuils avaient niché dans les aubépines, les canards avaient promené leurs petits au fond du marais.

Nous rentrons, la plage est interdite, les bernaches cravants ont dû partir vers le nord, nous attendrons l'année prochaine pour voir les furtifs et véloces bécasseaux sanderling se regrouper pour rejoindre le Groenland aux abords du cercle polaire.

Le vent du sud nous apporte le cri des sternes arctiques récemment arrivées et à la recherche de petits poissons de mer, nous les verrons plonger bientôt, nous l'espérons.

Dans le jardin, nous retrouvons nos familières mésanges bleues couvant dans le nichoir, les verdiers dominants, les tourterelles peureuses, les pinsons aux joues rosées et les pinsonnes, en espérant revoir un jour la huppe fasciée.

C'était bien.

Michel Petitot 2020

